

Présentation de l'essai
Contre le nouvel obscurantisme (Éditions Zoé, 1995)
à l'assemblée annuelle du Pen-Club romand, le 1^{er} février
1997

L'écrivain qui prétend prendre la défense de la raison n'est-il pas un égaré, voire un traître ? À tout le moins, il peut paraître assez paradoxal qu'un romancier consacre tout un livre à la défense de la rationalité et du progrès. Non seulement parce que ces valeurs suscitent, en cette fin de XX^e siècle, et pas toujours pour de mauvais motifs, la plus grande méfiance, mais aussi parce que d'un écrivain – c'est-à-dire d'un familier de l'imaginaire et des mondes impalpables, un chantre du mystère – on n'attend pas qu'il vole au secours des usagers professionnels de la raison, encore moins qu'il mêle sa voix, présumée mélodieuse, aux voix mécaniques ou électroniques des sectateurs du progrès. À vrai dire, ces sectateurs du progrès sont sans doute une espèce en voie de disparition, une espèce menacée, mais qui n'en apparaît pas moins menaçante, s'il est vrai qu'on en rencontre des spécimens surtout parmi les investisseurs, les affairistes et les chevaliers d'industrie, bref, parmi les tenants du libéralisme sauvage.

L'écrivain n'est-il pas un adversaire de ce progrès-là, comme il l'est de ces sous-produits de la raison que sont le scientisme et la technolâtrie ? Une fois encore, n'est-il pas, par nature et par définition, un fervent de l'irrationnel, un confident de l'ineffable, un passionné de la passion ? N'est-il pas de ceux qui se refusent à découper le réel au scalpel de la logique ou de la technique ? Le malheureux écrivain qui prétend défendre la raison n'est-il pas pareil à un oiseau qui vanterait les mérites de

la marche à pied ? Bref, l'albatros de Baudelaire, échoué sur le pont du bateau, mais qui s'affirmerait content de sa déchéance et de sa maladresse ?

Non, je ne crois pas qu'il en aille tout à fait ainsi. Si l'écrivain, tel que je le conçois, tel que nous le concevons tous, n'a certainement pas à voler au secours de la logique économique ou technique, si son rapport au langage et au monde est placé sous le signe de l'intuition, du mystère et de la sensibilité, vous m'accorderez que si, au nom même de l'irrationnel, au nom de croyances aussi absurdes que dogmatiques, on s'avise de piétiner la liberté et la dignité humaines, l'écrivain ne peut plus se contenter d'être, sans réserve, un chantre de l'irrationnel. Si l'irrationnel signifie la religion dogmatique, la foi dans la magie blanche ou noire, s'il signifie l'abandon aux puissances de l'aliénation ou de l'oppression, vous avouerez que l'écrivain ne s'y reconnaîtra plus, et qu'il prendra la défense de la raison.

Pour le dire en un mot, la raison que j'ai voulu défendre dans mon livre n'est évidemment pas le contraire de la sensibilité. Elle se veut le contraire de l'aliénation et de la soumission, et l'adversaire de ces pouvoirs trop humains qui se parent des attributs divins ; l'ennemie déclarée de cette servitude spirituelle qu'avaient dénoncée jadis Voltaire ou Montesquieu, et que dénoncent aujourd'hui des écrivains du monde entier, au risque souvent de leur vie, si l'on songe à Salman Rushdie Taslima Nasreen, et tant d'autres.

Cependant il n'est pas besoin de sortir des frontières de l'Europe pour découvrir à quel point il est vital de défendre la raison humaine, et la pensée libre, contre les formes les plus aliénantes de l'irrationnel. Sous nos cieux comme ailleurs, on renonce trop souvent à penser son propre destin, individuel et collectif, à faire usage de son autonomie, à exercer sa responsabilité d'humain ; et l'on s'en remet trop souvent, pour

donner du sens à son existence, à des forces plus ou moins obscures, à des croyances plus ou moins niaises.

Depuis ce qu'il est convenu d'appeler la fin du communisme, donc, peu ou prou, la fin du sens orienté, progressiste, et tant soit peu rationnel que ce système voulait conférer à l'histoire, on semble prêt à croire que l'histoire n'a pas de sens du tout, et n'est rien d'autre que bruit et fureur, agitation stupide, combat de tous contre tous. D'où la renonciation à penser sous le signe de l'universel, et le repli frileux sur les identités locales ; d'où la préférence donnée aux croyances irrationnelles sur les convictions réfléchies.

J'ai rédigé cet essai voilà bientôt deux ans. Si je devais recommencer aujourd'hui, j'y mettrais sans doute un accent plus marqué sur ce phénomène qui semble prendre de l'ampleur mois après mois : le « repli identitaire » : la tendance des groupes humains à se définir d'abord et de plus en plus par ce qui les sépare ; à se définir, contre tous les Autrui, et surtout les plus proches, par sa nation, par son ethnie, par sa religion, pour ne pas dire sa confession.

Je voudrais simplement dire, d'un mot, pourquoi, dans ce contexte, il est bon, il est nécessaire de prendre la défense de la *raison*. Et du même coup, comment et pourquoi je considère que c'est le travail de l'*écrivain*, tout irrationaliste qu'il paraisse par vocation, de défendre cette fameuse raison.

*

La raison que j'invoque, c'est l'instance qui, en nous, permet de franchir les limites morales du moi, de dépasser les données immédiates de l'inconscience, et tout bonnement de reconnaître en autrui, dans tous les autrui, son semblable. La sensibilité pure, ou l'instinct pur, laissés à eux-mêmes, sont par nature égocentriques ; par nature, ils excluent autrui, et le rejettent dans les ténèbres du non-être. La reconnaissance d'un autre comme mon semblable est un effet de la raison, ou pour mieux

dire, elle est la raison même. C'est dire que cette raison n'est pas froide ni abstraite, mais qu'elle est indissociable d'un engagement intime, d'un élan solidaire.

Oui, la raison est accession à cette objectivité, à ce décentrement qui nous permet de *voir* l'existence et la légitimité d'autrui. Mais cet effort même pour s'arracher de soi, pour dépasser les limites du moi personnel et collectif, comporte une dimension morale, et procède d'une conviction de tout l'être, d'une décision de reconnaître en tout humain l'humanité. La raison humaniste, c'est peu de dire qu'elle est sensible au cœur. Elle s'exprime par l'intelligence, elle est volonté d'intelligence, mais procède du cœur. Le cœur a ses raisons que cette raison-là connaît, car sans le cœur, elle n'existerait tout simplement pas.

Et c'est pourquoi les écrivains ne sont peut-être pas si mal placés pour donner force à la raison. Car, par nature et par métier, ils travaillent à l'intelligence de leur propre sensibilité. S'ils ne cherchaient pas à comprendre le monde qu'ils éprouvent, à ordonner le chaos de leurs impressions et sensations, bref, à mettre en œuvre leur intelligence, au sens le plus large du mot, ils ne pourraient pas écrire. L'écrivain, c'est celui qui, dans tout être humain, perçoit l'humanité ; c'est celui qui, sensible au particulier, aspire au général ; c'est celui qui, par vocation, sort de soi pour rejoindre les autres et proférer leur vérité.

Si donc des écrivains, ces hommes de la sensibilité, sont en même temps des défenseurs de la raison, ce n'est l'effet ni d'un paradoxe ni d'une simple coïncidence. En eux, la sensibilité aiguillonne la raison, la raison éclaire la sensibilité. Lorsqu'en notre siècle un Albert Camus, en digne successeur de Voltaire, a combattu la peine de mort, il l'a fait assurément sous le coup de son horreur physique devant la violence infligée aux hommes par des hommes. Mais non seulement cette réaction viscérale ne l'a pas empêché de fourbir et de fournir des arguments

éminemment rationnels et raisonnables, qui prouvèrent que cette peine était aussi vaine que barbare, et vaine parce que barbare. Mais encore et surtout, c'est l'élan même de la révolte qui, en lui, s'est fait essor de la raison.

C'est vrai pour toutes les injustices, toutes les douleurs et tous les scandales du monde – du moins tous ceux dont les hommes sont responsables : mais cela fait une proportion considérable. Lorsque ce sont les hommes qui font du mal aux hommes, il faut, pour que cela cesse, le travail et l'engagement conjoints de la sensibilité et de l'intelligence. Il faut pouvoir à la fois *dénoncer* et *démonter* ce mal. Ce mixte précieux, nécessaire, de la sensibilité et de l'intelligence, je l'ai appelé raison. Peut-être vaudrait-il mieux l'appeler d'un mot plus simple et plus mystérieux, la *pensée*.

*

En Suisse, nous n'avons pas à combattre la peine de mort. Mais comme on sait, cela ne signifie guère qu'il n'y ait rien à dénoncer ou à critiquer. Je ne suis pas ici pour faire la liste de tout ce qui, dans ce pays, est critiquable. Mais je voudrais seulement, pour terminer, dire pourquoi les écrivains, dans ce pays comme dans les autres, ne sont peut-être pas tout à fait inutiles.

La Suisse m'est souvent apparue (et je ne suis pas le seul) comme un pays quelque peu schizoïde, pour ne pas dire schizophrène. Tranquillement matérialiste, elle détient en même temps le record mondial du nombre de sectes religieuses par milliers d'habitants. Elle se caractérise donc à la fois par l'extrême sérieux qu'elle accorde à la vie matérielle, et par un besoin religieux virulent et honteux, puéril et brouillon, souvent suicidaire et parfois meurtrier. Si je caricature, je dirais que de jour, le citoyen suisse est actionnaire au cœur sec, et la nuit, croyant à l'âme gémissante. Mais avec tout cela, il ne trouve pas de temps ni de place pour la vie de l'esprit. L'esprit, qui

justement cherche la synthèse entre l'âme et la matière ; l'esprit, qui devrait rendre l'âme intelligente, un peu. Le Suisse est banquier qui calcule ou dévot qui prie, mais non pas esprit qui pense. Il méconnaît l'esprit, cette instance médiatrice entre deux mondes antagonistes qui, en lui, coexistent de manière impensée et stérile.

Or je suis convaincu que cette méfiance ou cette ignorance de l'esprit n'est pas sans conséquence, à l'échelle nationale, sur la difficulté de la Suisse à penser son histoire, à la prendre réellement sous sa responsabilité. Dans l'affaire ou le drame qui nous secoue en ce moment, le Suisse réagit tantôt en banquier outragé, tantôt en pénitent larmoyant. Tantôt il veut prendre le sac et la cendre, tantôt se proclame blanc comme neige, mais il se sent difficilement responsable. Et dans tous les cas, l'on ne peut vraiment pas dire qu'il échappe aux réactions irrationnelles.

Je ne prétendrai pas, même devant cette assemblée, que seuls les écrivains vont sauver l'honneur de la pensée, débrouiller l'écheveau, faire entendre la voix de la raison et de l'humanité. Mais, sans se donner trop d'importance, c'est tout de même à lui aussi, dans ce pays comme ailleurs, de se sentir responsable, et de penser un peu. Sans prétendre faire la morale à quiconque, pas même à nos banquiers, il lui revient de poser les problèmes en termes généraux, en termes raisonnés, et de chercher des réponses, en termes humains. Il lui revient non de faire la belle âme, mais, autant que possible, de défendre l'esprit, d'exercer la pensée.